

Louise de la Miséricorde, Carmélite
duchesse de La Vallière (1644-1710)



RÉFLEXIONS
SUR LA
MISÉRICORDE DE DIEU

Collection
Carmel Vivant

RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU (1680)

Louise de la Miséricorde, Carmélite
duchesse de La Vallière (1644-1710)

*Texte établi, introduit et annoté par
Stéphane-Marie Morgain, o.c.d.*

Louise de La Vallière, favorite de Louis XIV, fille spirituelle de Bossuet, entrée au monastère des Carmélites de Paris où elle mourra en 1710, après trente-six années de pénitence et de solitude, a inspiré nombre de biographes, de romanciers et de rêveurs à l'imagination plus ou moins débordante.

La vocation de Louise de La Vallière, son passage de la Cour de Louis XIV, la plus brillante d'Europe, au cloître dépouillé du Carmel, n'a pas valeur d'archaïsme muet d'enseignement; elle est un témoignage toujours actuel de la puissance de la Miséricorde du Christ qui n'est pas venu « appeler les justes, mais les pécheurs » (Mt 9,13).

Les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, composés à la fin du XVII^e siècle par une duchesse en passe de devenir Carmélite, et que nous publions une nouvelle fois aujourd'hui, ont conservé leur saveur originelle, leur force irrépressible, leur puissance de conviction, car la Miséricorde est éternelle. Elle s'offre à tous ceux qui se laissent transformer par elle, quel que soit leur état de vie. Ce texte a donc la vigueur d'un témoignage pour aujourd'hui encore, comme il l'a été pour les générations passées.

Couverture : Charles Le Brun (1619-1690),
Sainte Madeleine repentante renonce à toutes les vanités de la vie
Tableau provenant du premier Couvent des Carmélites de Paris
Musée du Louvre © RMN/Stéphane Maréchalle

 Éditions du Carmel

Diffusion Cerf
Sodis 8601641
2011-IV

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

côté de la marquise l'instinct de domination l'emporte sur la pure sensualité. « Loin d'être née débauchée, note Madame de Caylus, le caractère de Madame de Montespan était naturellement éloigné de la galanterie et porté à la vertu. Son projet avait été de gouverner le roi par l'ascendant de son esprit ; elle s'était flattée d'être maîtresse non seulement de son propre goût, mais de la passion du roi. Elle croyait qu'elle lui ferait toujours désirer ce qu'elle avait résolu de ne pas lui accorder ». C'était bien mal connaître le royal amant.

Louise souhaite-t-elle, comme on l'a dit aussi, assurer l'avenir de Mademoiselle de Blois et du comte de Vermandois et expier publiquement sa faute et le scandale là où elle les avait commis ? Nous n'en sommes pas encore là. Les termes de la *Première réflexion sur la Miséricorde* sont prématurés et, en 1667, Louise-Françoise elle-même ne s'en croirait pas l'auteur²⁸.

Manque-elle de courage et de détermination ? C'est le plus probable. Sa nature est indécise, on l'aurait voulue déterminée ; elle est timide, il la fallait intrépide. Bossuet l'affirmera au maréchal de Bellefonds le 25 décembre 1673 : « Un naturel un peu plus fort que le sien aurait déjà fait plus de pas ; mais il ne faut pas l'engager à plus qu'elle ne peut soutenir²⁹. » Des années passées dans l'insouciance et le luxe, la flatterie et le jeu, le désordre et le déshonneur, avaient étouffé sa foi dans ses plus élémentaires composantes, comme l'existence du Paradis, de l'Enfer et de l'Éternité³⁰. Ici encore nous sommes loin des termes exquis de la *Quatrième réflexion* où Louise de la Miséricorde suppliera le Seigneur lui demandant « une foi éclairée qui, pour me garantir de m'attacher aux grandeurs de la terre, me mette incessamment devant les yeux que la figure de ce monde passe et qu'il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soyez un

bien solide et éternel ! Car, hélas ! je suis si faible et si changeante...³¹ » Un esprit plus vigoureux était nécessaire pour rompre les liens si résistants et surtout pour renoncer à l'illusion de reconquérir un jour le cœur du roi et suivre l'attrait salutaire de la conversion. On ne revêt pas la livrée de Madeleine pénitente d'un simple claquement de doigts.

Le 31 mars 1670, Madame de Montespan accoucha à Saint-Germain-en-Laye de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine³². Louise-Françoise de La Vallière resta.

La mort foudroyante d'Henriette d'Angleterre le 30 juin 1670 pour s'être baignée dans la Seine malgré un point de côté – selon la thèse de l'accident – ou pour avoir bu ensuite un verre de chicorée – selon celle de l'empoisonnement – impressionne fortement son ancienne demoiselle d'honneur. Le spectacle de cette jeune femme de vingt-six ans, hier éblouissante de beauté et aujourd'hui défigurée par la souffrance, marque l'assistance³³. Mais ce qui fait le plus d'effet, c'est le courage de la mourante demandant pardon, se confessant et recevant dans les meilleures dispositions le viatique et l'extrême-onction.

La duchesse de La Vallière est d'autant plus perméable aux enseignements laissés par cette mort chrétienne, qu'elle-même tombe malade entre le printemps 1670 et le début 1671, d'un mal qui faillit bien l'emporter dans la tombe³⁴. Tirillée intérieurement entre la terreur de la mort et le scrupule, elle refuse d'abord de se confesser. La maladie partit bientôt, comme elle était venue. Mais Dieu avait trouvé place dans ce cœur partagé et Louise-Françoise lui demanda d'achever de la convertir. « Ô Dieu de mon salut ! Qui tenez mon âme et mon Éternité entre vos mains ; vous qui venez de me tirer de la poussière du tombeau, qui me couronnez de miséricordes, et qui remplissez mon âme de tant de saints désirs, afin de la

renouveler comme la jeunesse de l'aigle³⁵ ». Le changement est radical : « Je ne me reconnais quasi plus moi-même³⁶ » confie-t-elle. De cette expérience naquirent les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu* comme le confirme l'*Avertissement* de la première édition : « Car il sera facile de connaître par ces pieuses *Réflexions* qu'on donne au public, et qu'elle a faites avant sa retraite du monde, après être sortie d'une dangereuse maladie, combien cette âme est pénétrée de la divine charité³⁷. »

Dans une lettre datant de cette période, Louise-Françoise décrit au carme César du Saint-Sacrement³⁸ son état intérieur :

« Ah ! mon Père, ne me grondez pas de ce cilice ; c'est bien peu de chose. Il ne mortifie que ma chair, parce qu'elle a péché ; mais n'atteint pas mon âme qui a plus péché encore. Ce n'est pas lui qui me tue, ce n'est pas lui qui m'ôte tout sommeil, tout repos, ce sont mes remords. C'est surtout le lâche désir d'en ajouter d'autres à ceux que j'ai déjà. Et puis ne les vois-je pas chaque jour ?³⁹ Mes yeux ne suivent-ils pas leurs yeux ? Ne suis-je pas assise à côté de ma rivale, tandis que lui est à côté d'elle aussi, mais loin de moi ? N'ai-je pas vu ? N'ai-je pas entendu ? Ah, mon Père, que Dieu me punisse si je blasphème ; je ne sais ce qu'est l'Enfer, mais je ne saurais en imaginer un plus terrible que celui qui est mon cœur, où il reste néanmoins, où il se complaît, car ne plus le voir serait un autre Enfer auquel il ne s'accoutumerait point⁴⁰. »

Déterminée, Louise fixe les termes de sa vie nouvelle. Vaste programme pour une jeune convertie qui montre une force d'âme insoupçonnée quelques mois auparavant :

« Aussitôt que l'aurore de votre grâce commencera à poindre, je commencerai d'agir et de travailler à l'œuvre de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vingt-quatre *Réflexions sur la Miséricorde*, Louise de La Vallière revient très souvent sur sa faiblesse : « Que voulez-vous, je suis la faiblesse même⁸⁴ ». Cette faiblesse n'est pas uniquement liée à une trop grande « sensibilité », mais à la condition humaine inclinant au péché. La duchesse de La Vallière ne cesse de confesser, d'une manière de plus en plus précise, « l'état affreux dans lequel elle était⁸⁵ », l'esclavage du péché.

À son confident et ami le maréchal de Bellefonds elle écrit : « Fortifiez-moi de vos conseils ; voilà le temps qui approche où j'ai besoin de secours plus que jamais. Demandez des prières pour moi ; redoublez les vôtres, et continuez ce que vous avez commencé ; Dieu vous récompensera des grâces mêmes que vous m'aurez obtenues de sa Miséricorde⁸⁶. » Et quelques jours plus tard : « Je me sens vivement pressée de répondre aux grâces qu'il me fait et de m'abandonner absolument à lui⁸⁷ ». Pourtant cette fragilité, cette indétermination, cette crainte – comme celle de recourir au roi pour quitter la Cour –, laisse progressivement la place à plus de courage, de force, de résolution. Cet accroissement de la grâce est le fruit de la prière des carmélites, comme elle l'explique à Bellefonds : « J'arrive des Carmélites ; on y prie pour vous et pour moi, et c'est de là que nous devons attendre le secours (...). Je suis au désespoir de me voir encore si peu avancée, et vous ne sauriez me faire plus de honte que je ne m'en fais à moi-même ; je suis cependant plus affermie que jamais, et quand on me donnerait toutes les grandeurs du monde, je ne changerais pas l'envie d'être carmélite contre leur possession⁸⁸. »

La faiblesse avouée tant de fois par Louise de La Vallière est comme anéantie par l'expérience de la Miséricorde. « Dieu est si bon et si miséricordieux qu'il m'envoie des consolations sans

nombre, et chaque instant m'enflamme de son amour si fortement, que je n'imagine plus d'autre plaisir que l'espoir d'être à lui sans réserve⁸⁹. » Tout l'itinéraire de sœur Louise de la Miséricorde est résumé dans cette lettre au maréchal de Bellefonds : « Qui jamais a mieux éprouvé que moi l'effet de ces paroles : “Où le péché a abondé, la grâce a surabondé” [Rm 5, 20] ?⁹⁰. » Les *Réflexions sur la Miséricorde* doivent se lire non seulement comme un témoignage d'une conversion radicale, spectaculaire et exemplaire, mais aussi comme une confession de foi en celui qui « n'abandonne point ceux qui veulent absolument se donner à lui⁹¹. »

Les éditions des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*

La première édition des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente* (A Paris, chez Antoine Dezallier, rue saint-Jacques, à la couronne d'or, in-12, 140 pages) est publiée en 1680 sous le voile de l'anonymat. Elle connaîtra de très nombreuses réimpressions. Antoine Dezallier, réédite les *Réflexions* à sept reprises dont : 1684, 4^e édition ; 1693, 6^e édition ; 1700, 7^e édition ; 1705, 8^e édition, (in-12, 189 p.). Ce qui fait huit éditions entre 1680 et 1700.

En 1712, ce même éditeur parisien imprime une « nouvelle édition augmentée » sous le titre : *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente. Nouvelle édition augmentée, du Récit abrégé de la vie pénitente de Mme de La Vallière* (in-12, 240 p.), et une seconde fois en 1722.

En 1726, paraissent à Paris chez C. David⁹², les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente. Nouvelle édition augmentée du Récit abrégé de la vie pénitente de Mme*

de *La Vallière* (in-12, 240 p.), puis de nouveau en 1731 et en 1740, chez le même éditeur (in-12, 240 p.).

En 1736, Reimer Leers publie les seules *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, à Rotterdam (in-16, 190 p.), à partir de l'édition de 1705, ce qui explique pourquoi cette édition faisant suite à celles publiées par Antoine Dezallier au XVII^e siècle, est indiquée comme la 9^e.

En 1744, les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente. Nouvelle édition augmentée du Récit abrégé de la vie pénitente de Mme de La Vallière*, paraissent à Paris, chez E-F savoye (in-12 avec portrait, 240 p.), l'édition de 1754 est augmentée du *Sermon de Bossuet* (in-12, 300 p.), une dernière édition date de 1766 (in-12, avec portrait, 295 p.). Neuf éditions, dont huit augmentées, sont ainsi produites durant tout le XVIII^e siècle.

Le XIX^e siècle possède aussi de nouvelles éditions augmentées : en 1804, à Paris chez Maradan (in-12, 207 p.), les *Réflexions* sont *Suivies de quelques lettres et précédées de la Vie pénitente de Mme de La Vallière par Mme de Genlis*⁹³ ; en 1816, le même éditeur publie la *Vie pénitente de Mme de La Vallière, écrite par Mme de Genlis, et suivie des Réflexions sur la Miséricorde de Dieu par Mme de La Vallière, et des Lettres de la même au maréchal de Bellefonds*, (nouvelle édition, in-12, 207 p.). Une autre édition paraît en 1824, chez Albert Galant, à Paris, (in-18) et en 1825 chez Lecointe et Durey (in-12, 252 p.). En 1828, les *Réflexions Suivies d'une prière de l'abbé Gérard ; précédées des lettres adressées au maréchal de Bellefonds et d'une notice par M. Henrion*, sont publiées par J-J Blaise (in-18, 384 p.), de même en 1836 par Lebeau à Provins (in-12, 103 p.).

En 1839, les *Réflexions* sont publiées une nouvelle fois dans *La vie pénitente de Mme de La Vallière, avec les Réflexions sur*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cour. Il succèdera dans cette charge à son père François-Honorat de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, lieutenant-général des Armées, gouverneur de Touraine, Premier gentilhomme de la Chambre du roi.

49 Gouverneur de la ville et du château de Valognes à la mort de son père, en 1643, il est Maître de camp du régiment de Champagne (1650-1651), puis de Guyenne. Lieutenant général des Armées du roi en 1655, il est l'envoyé extraordinaire de France à Madrid pour féliciter Charles II d'Espagne de son accession au trône. Il devient maréchal de France le 8 juillet 1668. Il se démet de sa charge de Premier maître d'hôtel du roi en 1676, et devient premier écuyer de la dauphine au mariage de celle-ci en 1679. Chevalier des Ordres du roi le 31 décembre 1688 et commandeur de l'Ordre de Saint-Louis en avril 1693, il meurt au château de Vincennes où il est enterré. Le 27 décembre 1655, il avait épousé Madeleine Fouquet († 1716) qui lui donna 9 enfants.

50 Cité par J-B Eriau, Louise de La Vallière. *De la Cour au Carmel*, op. cit., p. 107.

51 Abbé Charles BELLET, Histoire du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble, Paris, Alphonse Picard, 1886.

52 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 29 novembre 1673, Lettre IV, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, op. cit., 1860, t. I, p. 115.

53 Lettre circulaire envoyée aux monastères de Carmélites de France le 6 juin 1710 pour annoncer la mort de Sœur Louise de la Miséricorde, p. 158-159.

54 Le monastère était entouré d'autres couvents : Port-Royal, le Val-de-Grâce, la Chartreuse, les Bénédictins anglais, les Feuillantines, les Ursulines, les Visitandines, les Oratoriens de saint Magloire.

55 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 2 novembre 1673, Lettre II, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, op. cit., 1860, t. I, p. 109.

56 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 21 novembre 1673, Lettre III, *Ibid.*, t. I, p. 112-113.

57 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Saint-Germain-en-Laye, le 6 décembre 1673, Lettre V, *Ibid.*, t. I, p. 116.

58 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Saint-Germain-en-Laye, le 6 décembre 1673, Lettre V, *Ibid.*, t. I, p. 117.

59 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 21 novembre 1673, Lettre III, *Ibid.*, t. I, p. 113.

60 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Saint-Germain-en-

Laye, le 6 décembre 1673, Lettre V, *Ibid.*, t. I, p. 116.

61 Bossuet au Maréchal de Bellefonds, Saint-Germain, le 27 janvier 1674, Lettre XX, *Œuvres complètes de Bossuet*, t. XVII, *op. cit.*, p. 30.

62 Jean-Christian PETITFILS, *Madame de Montespan*, Paris, 1988. D'après l'auteur un premier enfant tenu secret (1669-1672) serait une fille déjà nommée Louise-Françoise, ou un garçon de prénom inconnu.

63 Louise de La Vallière avait demandé à Bossuet d'intervenir auprès de Madame de Montespan : « Madame de La Vallière m'a obligé de traiter le chapitre de sa vocation avec Madame de Montespan. J'ai dit ce que je devais, et j'ai, autant que j'ai pu, fait connaître le tort qu'on aurait de la troubler dans ses bons desseins. On ne se soucie pas beaucoup de la retraite, mais il semble que les Carmélites font peur. On a couvert, autant qu'on a pu, cette résolution d'un grand ridicule », Bossuet au Maréchal de Bellefonds, Saint-Germain, le 25 décembre 1673, Lettre XIX, *Œuvres complètes de Bossuet*, t. XVII, *op. cit.*, p. 30.

64 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Saint-Germain-en-Laye, 11 janvier 1674, Lettre VI, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, *op. cit.*, t. I, p. 120.

65 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 8 février 1674, Lettre VIII, *Ibid.*, t. I, p. 126-127.

66 Bossuet au Maréchal de Bellefonds, Saint-Germain, le 25 décembre 1673, Lettre XIX, *Œuvres complètes de Bossuet*, t. XVII, *op. cit.*, p. 30.

67 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 17 février 1674, Lettre IX, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, *op. cit.*, t. I, p. 128.

68 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, 19 mars 1674, Lettre XI, *Ibid.*, t. I, p. 132.

69 Bossuet au Maréchal de Bellefonds, Versailles, le 6 avril 1674, Lettre XXIII, *Œuvres complètes de Bossuet*, t. XVII, *op. cit.*, p. 35.

70 Bossuet au Maréchal de Bellefonds, Versailles, le 8 février 1674, Lettre XXI, *Ibid.*, p. 31.

71 Lettre circulaire envoyée aux monastères de Carmélites de France le 6 juin 1710 pour annoncer la mort de Sœur Louise de la Miséricorde, p. 158.

72 Bossuet est plus réservé : « Monsieur Colbert, à qui elle s'est adressée pour le temporel, ne la tirera d'affaire que fort lentement, si elle n'agit avec un peu plus de vigueur qu'elle n'a accoutumé », Bossuet au Maréchal de Bellefonds, Saint-Germain, le 25 décembre 1673, Lettre XIX, *Œuvres complètes de Bossuet*, t. XVII, *op. cit.*, p. 30.

73 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 8 février 1674, Lettre VIII, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, *op. cit.*, t. I, p. 126.

74 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, 19 mars 1674, Lettre XI, *Ibid.*, t. I, p. 133.

75 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, 4 mars 1674, Lettre X, *Ibid.*, t. I, p. 130-131.

76 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, 19 mars 1674, Lettre XI, *Ibid.*, t. I, p. 133.

77 Sermon prêché pour la vêtue de Sœur Louise de la Miséricorde (duchesse de La Vallière) par l'évêque d'Aire, *p. 111*.

78 Lettre circulaire envoyée aux monastères de Carmélites de France le 6 juin 1710 pour annoncer la mort de Sœur Louise de la Miséricorde, *p. 159*.

79 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Des Carmélites, 22 avril 1674, Lettre XII, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, *op. cit.*, t. I, p. 135.

80 Lettre de Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Condom a la Mère Agnès de Jésus-Maria, prieure du Grand Couvent..., *p. 133-134*.

81 « Mais ce qui vous surprendra c'est que le sermon de Monsieur de Condom ne fut pas aussi divin qu'on l'espérait », Madame de Sévigné à Madame de Grignan, À Paris, ce mercredi 5^e juin [1675], Lettre 309, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, *Lettres*, vol. I, *op. cit.*, p. 727.

82 Sermon prononcé à la profession de Madame de La Vallière, en présence de la reine, par Monsieur Bossuet, évêque de Meaux, 4 juin 1675, *p. 137-138*.

83 Lettre circulaire envoyée aux monastères de Carmélites de France le 6 juin 1710 pour annoncer la mort de Sœur Louise de la Miséricorde, *p. 162*.

84 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 8 février 1674, Lettre VIII, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, *op. cit.*, t. I, p. 124. « Je connais ma faiblesse », Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 17 février 1674, Lettre IX, *Ibid.*, t. I, p. 128.

85 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 29 novembre 1673, Lettre IV, *Ibid.*, t. I, p. 114.

86 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 17 février 1674, Lettre IX, *Ibid.*, t. I, p. 130.

87 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 19 mars 1674, Lettre XI, *Ibid.*, t. I, p. 132.

88 Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds, Versailles, 8 février

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mon salut, en n'amassant que des vertus païennes et rien de solide pour le grand jour de l'Éternité.

Ô vie déplorable et d'autant plus déplorable qu'elle ne me fait point d'horreur, et que je m'y endors sans envisager d'autre conversion ni d'autre pénitence.

Sixième réflexion

Sur l'opposition de la vie du monde à la vie souffrante de Jésus-Christ.

Seigneur, apprenez-moi que cette sorte de vie n'est pas la vie d'une chrétienne et qu'un Dieu ne s'est pas incarné ni mort pour nous, afin de renfermer notre salut dans une vie si molle et si fort selon la prudence des sens et de la chair. Que toutes ces vertus morales ne sont d'aucun mérite devant nous⁷⁷, quand elles ne sont pas animées par les mérites et par les vertus⁷⁸ de Jésus-Christ.

Qu'il ne suffit pas à une pécheresse, pour faire son salut, de réformer simplement sa personne et son extérieur, sans convertir ses inclinations et son cœur, de haïr le monde sans aimer Dieu, de faire des œuvres de justice sans en faire de pénitence⁷⁹. Enfin, comme le dit le prophète-roi, de fuir le mal sans opérer le bien⁸⁰.

À même temps donc, ô mon Dieu, que par votre grâce, vous déracinez peu à peu toutes les mauvaises habitudes de mon âme, plantez-y toutes les vertus propres à y faire fructifier l'œuvre de mon salut⁸¹. Faites qu'en méditant avec une foi vive tous les mystères de votre vie et de votre mort⁸², mon cœur s'en embrase si fortement que je n'aie plus d'autre amour ni d'autre plaisir⁸³ qu'à méditer ce que vous avez bien voulu faire et souffrir pour l'amour de moi.

Qu'en considérant qu'un Dieu enfant, couché sur la paille et dans une crèche, pour renfermer dans la pauvreté de la terre tous les trésors du Ciel, je méprise tous ceux qui ne durent que des moments afin d'acquérir les richesses incorruptibles que la rouille et le vers ne peuvent endommager et qui ne passeront jamais⁸⁴.

Que cette vie cachée, où vous avez pris plaisir à être oublié du monde, me fasse bien aise qu'il m'oublie, pour ne m'occuper que de ma seule affaire, qui est celle de mon salut.

Que ce divin gage de votre amour, que vous nous avez bien voulu laisser dans votre précieux sang et votre sacré corps, allant mourir pour nos offenses, me rende digne d'en renouveler souvent la mémoire en moi-même par une sainte horreur de la cause de votre mort, je veux dire de tout péché.

Que le regard d'un Dieu humilié devant Hérode et devant sa cour, où il n'a jamais voulu paraître qu'une fois, et pour y être méprisé⁸⁵, me fasse aimer les humiliations et les dégoûts que vous répandez dans toutes mes voies⁸⁶.

Que tous ces fouets qui ont déchiré⁸⁷ votre sacrée humanité et toutes ces épines qui ont percé⁸⁸ votre précieux chef pénètrent⁸⁹ en même temps l'endurcissement de mon cœur et me fasse embrasser une sincère pénitence ; où mon amour pour vous, exerce sur soi-même les rigueurs que votre justice exige de moi⁹⁰.

Enfin, que cette adorable Croix, où je vous vois, par la douleur et par la mort, consumer l'œuvre de mon salut, soit à jamais mon unique espérance⁹¹.

Septième réflexion

Quelle doit être l'espérance d'une âme pénitente.

C'est le second bienfait que je vous demande par le mérite de ce précieux sang qui coule de vos sacrées plaies, et que vous offrez au Père éternel pour le prix de ma rédemption. Donnez-moi donc une espérance véritable en vos miséricordes. Je dis véritable, Seigneur, parce que rien n'est si ordinaire que d'abuser de vos miséricordes, en ne s'y confiant que pour vous offenser plus hardiment, que de voir des pécheurs qui, sans songer à faire pénitence, espèrent en votre bonté, et qui, pour avoir droit de perpétuer leurs offenses, sans craindre votre justice, vous font un Dieu injuste et plutôt le refuge et le complice de leurs crimes que le vrai protecteur de l'innocence et de la vertu.

Maintenant que votre tonnerre m'a éveillée, et que votre verge m'a frappée pour me corriger⁹².

Maintenant que je fais des réflexions sur le malheureux état de mon âme et de ma vie, et que je suis persuadée qu'il y a un Paradis, un Enfer et une Éternité⁹³.

Maintenant que je suis convaincue que tout ce qui m'enchanté n'est qu'une pure illusion et que je brûle plus que jamais du désir de me convertir ; pour m'éviter une fausse conversion, apprenez-moi, Seigneur, que, si vous êtes un Dieu plein de compassion pour les pécheurs, qui retournant à vous de tout leur cœur⁹⁴, espèrent en vos miséricordes, vous êtes un Dieu terrible à ceux qui ne s'y fient que pour multiplier leurs offenses, qui⁹⁵, après avoir goûté la douceur de vos grâces, s'en moquent et les méprisent. Car n'est-ce pas, seigneur, à ces misérables que vous parlez, quand vous dites que vous ne ferez pas miséricorde à tous ceux qui crieront miséricorde ?⁹⁶

N'est-ce pas pour ces méchants que vous nous assurez que vous fermerez le puits de vos miséricordes ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de tendresses et de bontés, dont je me sens toute accablée ne servent qu'à me faire voir que mon cœur n'avait point de part à tout ce que la frayeur de vos jugements (quand je les croyais proches) faisaient proférer à ma bouche.

Enfin, ne souffrez pas, Seigneur, que mon endurcissement contraigne votre miséricorde de céder à votre Justice, de peur qu'après m'avoir voulu faire grâce en me châtiant, elle ne me perde en m'abandonnant, sans correction, à tous ces désirs déréglés de mon cœur. C'est ce qui fait qu'avec tant de larmes je vous demande votre charité, parce que, sans elle, je n'ai nulle vertu et¹⁷⁷ nul mérite, et que, dans sa possession, je trouve tous ceux qui me sont nécessaires, pour surmonter tous ces obstacles, que je rencontre à ma conversion.

Quinzième réflexion

Sur la manière de vivre d'une personne qui est obligée, par quelque nécessité, d'être dans le monde, et comme elle doit y combattre tout ce qui est opposé à la morale de Jésus-Christ.

Répandez donc, ô mon Dieu, dans le fond de mon âme, quelque étincelle¹⁷⁸ de ce céleste amour, pour faire que je n'aie plus que du dégoût et du mépris¹⁷⁹ pour toutes les choses créées et qui passent et que je¹⁸⁰ souffre avec plus de patience les amertumes de mon¹⁸¹ exil.

Imprimez dans mon cœur des sentiments si vifs de vos miséricordes et des reconnaissances si tendres envers vous de tous vos bienfaits, que je n'en perde jamais le souvenir¹⁸² et, pour vous donner des marques du profit que m'ont fait vos salutaires châtiments et du véritable changement de mon cœur, faites que les œuvres suivent les ardents désirs que je sens de me donner à vous et de mourir mille fois plutôt que de jamais vous

offenser, afin de n'être pas trouvée parmi les vierges folles, lorsque vous viendrez récompenser celles que vous trouverez veillantes et qui auront leurs lampes pleines de toutes sortes de bonnes œuvres¹⁸³.

Cependant, comme, en voulant embrasser toutes les vertus et les posséder tout d'un coup, l'on en demeure souvent vide et qu'on ne fait rien pour vouloir quelquefois faire trop, et excéder les limites de votre grâce, quoique mes désirs ne lui donnent point de bornes en moi-même, et que mon âme souhaite de vous aimer avec toute la plénitude dont elle peut être capable, voici ce qu'en considérant mon extrême faiblesse, je désire de pratiquer par-dessus toutes choses, si votre miséricorde ne m'abandonne pas.

Je n'attendrai donc pas, ô mon Dieu, à sortir de mon dangereux assoupissement, que tout le soleil de votre Justice soit levé. Aussitôt que l'aurore de votre grâce commencera à poindre, je commencerai d'agir et de travailler à l'œuvre de mon salut. Je ne douterai point qu'il ne soit temps de quitter toutes mes vieilles habitudes et de commencer la vie d'une créature nouvelle¹⁸⁴. Je n'aurai pas la présomption de croire d'abord que je sois capable de grandes choses. Je me défierai de moi-même, de ma pesanteur et de mon sommeil. Je dessillerais simplement les paupières et je lèverai les yeux vers le ciel, en me contentant d'avancer et de croître dans votre amour, comme l'aurore, doucement et imperceptiblement, peu à peu, et selon qu'il plaira au divin soleil de mon âme. Je commencerai à parler de vos miséricordes au milieu de ceux qui font un perpétuel commerce de bagatelles et de vanités, avec qui je ne parlais autrefois que d'ambition, de¹⁸⁵ tendresses, de fortunes et de prospérités.

Ce sera au milieu des personnes qui n'adorent que leurs intérêts que j'irai confesser que vous êtes mon Dieu, le seul et

l'unique adorable, qu'il n'y a de richesses qu'en vous, que vous êtes la solide prospérité et la véritable grandeur, et je leur apprendrai que ma fortune est entre vos mains et que, lorsque vous aurez achevé de me convertir, je serai plus glorieuse que si j'avais fait la conquête de tout le monde.

J'abandonnerai ces nations flatteuses et molles avec lesquelles j'ai perdu tant de temps. Et, pour réparer la perte de ce temps, je leur apprendrai que l'inutilité, la paresse et l'oisiveté dont elles font une si solennelle profession, sont des emplois qui ruinent absolument les affaires de leur salut.

Si je ne puis faire encore de grands biens, je tâcherai d'en faire de petits et de vous donner des marques d'un amour naissant, si je ne puis vous en donner d'un amour parfait¹⁸⁶ et consommé.

Si je n'ai pas, seigneur, une foi aussi vive que celle de l'humble centenier, qui lui mérita tout d'un coup l'effet de ses prières¹⁸⁷, je m'unirai à vos Apôtres, afin de vous demander avec eux l'augmentation de la mienne¹⁸⁸.

Pour honorer les sentiments du Christianisme que vous avez mis dans mon âme, je fuirai avec horreur tous¹⁸⁹ ces méchants qui se parent de leur libertinage, qui se font estimer par leurs vices et qui (comme parle la Sainte Écriture) ne regardent jamais Dieu dans leurs voies¹⁹⁰.

Oui, Seigneur, quelque engagement que j'aie avec ces libertins de profession, qui ne peuvent servir qu'à nous inspirer de l'irréligion et qu'à flétrir la réputation la plus pure, qu'à nous donner une présomptueuse opinion de nous-mêmes, qui mérite votre abandon, et qu'à faire honorer le mal et le méchant pour la vertu même ; quelque goût que j'aie pour leur esprit ou pour leurs personnes, je serai fidèle, ô mon Dieu, à m'éloigner, autant qu'il me sera possible, de leur commerce et de leur amitié¹⁹¹.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leurs plaisirs, vivent plutôt comme des bêtes brutes que comme des créatures raisonnables.

Mais je parle de ces personnes qui font quelquefois des réflexions sur elles-mêmes, et qui pensent pourquoi vous leur avez donné une intelligence supérieure aux animaux et une domination sur vos²⁶⁷ autres créatures.

Qui croient qu'il²⁶⁸ y a un Dieu, c'est-à-dire qui prennent plaisir à se convaincre qu'il faut être fou pour en pouvoir douter ;

Qui pensent²⁶⁹ comme il se peut faire qu'il y ait des personnes qui croient l'histoire d'Alexandre et de César, et qui puissent douter de celle de Jésus-Christ ;

Qui pensent²⁷⁰ si son Église, qu'il a établie par douze pauvres pêcheurs et fondée sur une infinité de miracles, faits à la vue²⁷¹ de toutes les nations, peuvent être révoquées en doute ;

Qui pensent²⁷² si tant de millions de martyrs, qui l'ont cimentée par leur sang, ne sont pas autant de témoins et de confesseurs de sa vérité ;

Qui pensent²⁷³ si toutes les prophéties de l'ancienne Loi sur l'avènement et le règne de Jésus-Christ, dont nous voyons l'accomplissement, doivent passer pour des fables²⁷⁴ ;

Qui pensent²⁷⁵ si tant de mystères incompréhensibles à la nature humaine ne sont pas les purs effets de la toute-puissance de la grâce de Jésus-Christ, et de son amour infini envers sa créature ;

Enfin, qui pensent²⁷⁶ si tout ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes, cette conduite par laquelle Dieu nous conserve et nous châtie, en même temps que sa lumière éclaire nos esprits et que sa grâce touche si tendrement nos cœurs, sont des coups de

hasard et de cette adorable Providence, laquelle ne produit rien d'inutile et qui ne serve à l'avantage et au bien des élus.

C'est donc pour ces personnes qui, au milieu des ténèbres de leur entendement, ne laissent pas d'être éclairées par les lumières de ces indubitables vérités, mais que la vanité aveugle bientôt après, que je pense²⁷⁷, aussi bien que pour moi, qu'une âme dans le monde, sans prière, sans réflexion, et sans consulter Dieu sur sa conduite, est comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail au milieu de l'orage, que c'est une personne qui croit être bien éclairée et qui cependant prend souvent le mensonge pour la vérité ;

Que c'est une créature qui croit connaître Dieu, avoir la foi, l'espérance et la charité, et qui, d'ordinaire, ne connaît point d'autre Dieu que ses passions ; que c'est un voyageur dans une terre étrangère, sans guide et sans boussole, qui ne fait qu'errer et s'éloigner de plus en plus de sa patrie ;

Que c'est une personne²⁷⁸ qui est dans le précipice et qui rejette la seule corde qui peut l'en tirer ;

Enfin, que c'est une insensée²⁷⁹ qui prétend élever un palais magnifique sans fondement ; car le moyen de bâtir l'édifice de notre salut, sans penser qu'il y a un Dieu, et le moyen de garder sa Loi et ses commandements sans les méditer ?

Le moyen de donner un frein à notre langue²⁸⁰ et à toutes nos passions dans le plus rapide de leur penchant sans le secours du Ciel ; et le moyen de l'obtenir, sans l'importuner ? Le moyen de n'entrer pas dans le désespoir, quand on se voit en état d'être souverainement malheureux par la mort qui s'approche²⁸¹, si, pour se consoler, on ne pense pas qu'il y a une autre vie, une Éternité, un Dieu et si l'on n'y met pas toute son espérance ?

Enfin, le moyen d'être une véritable chrétienne et d'aimer

Jésus-Christ, sans le connaître, sans penser qu'il est mort pour nous et sans méditer sa vie, ses actions et ses saintes paroles ?

Vingt-troisième réflexion

Demander à Dieu le don de la prière et prendre souvent le sujet de son oraison sur la mort, sur l'Éternité et sur les jugements de Dieu, comme sur autant de moyens d'exciter en nous une crainte salutaire.

Ah ! Seigneur, puisque vous me faites voir que la prière n'est autre chose qu'une élévation de notre âme vers vous et une²⁸² attention continuelle sur notre cœur²⁸³, afin de détruire en notre âme le règne de Satan et d'y établir celui de Jésus-Christ, est une chose si aisée, si nécessaire et si utile.

Puisque vous m'assurez, par les paroles²⁸⁴ et par l'exemple de tous vos saints, que c'est la bienheureuse planche qui soutiendra mon âme dans tous les orages de cette vie, et qui la conduira sûrement dans l'heureux port de votre Éternité, c'est-à-dire dans cette belle Jérusalem, où nous n'aurons plus de tristesse ni de travaux, mais une perpétuelle abondance de toutes sortes de délices²⁸⁵.

Donnez m'en le désir et le goût, afin qu'elle me devienne aussi délicieuse et aussi familière que m'ont été toutes ces vanités, où j'ai tant de fois hasardé le salut de mon âme. Mais comme la mort, qui est la fin de toutes choses, est la vue la plus profitable que nous puissions avoir dans toutes nos réflexions, faites, ô mon Dieu, que j'aie une perpétuelle application sur ce dernier moment, où, pour parler dans les termes de la Sainte Écriture, périront tous les désirs et toutes les vaines pensées des hommes.

Moment où le Seigneur viendra, comme un larron, pour surprendre notre âme²⁸⁶ ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

247 Cf. Ex 16, 31-36.

248 « le bien, et de nous degoûter du monde et de tous les plaisirs au milieu du monde et de ses plaisirs mesmes, sy vous ne faites pas un delice », F. Daulnoy, p. 86.

249 Les trois points d'oraison sont : 1. se mettre en présence de Dieu ; 2. captiver sa bienveillance, ou lui rendre grâces des bienfaits reçus, ou le louer ; 3. demander un remède à ses nécessités.

250 « ma superbe », F. Daulnoy, p. 88. Cf. Ps 32 (31), 8-9.

251 « mon indignation », F. Daulnoy, p. 88.

252 Cf. Ps 51 (50).

253 Cf. Mt 14, 30. Dans ce cas précis, la demande est celle de Pierre uniquement.

254 « de l'ame d'une chrestienne », F. Daulnoy, p. 89.

255 « car quoy que les distractions et les seicheresses m'empescent souvent », F. Daulnoy, 90.

256 « cœur, que le travail que ie souffre dans un oraison sy penible vous la rende agreable », F. Daulnoy, p. 90.

257 « abandonnerez », F. Daulnoy, p. 90.

258 Cf. Ps 73 (72), 22 : « moi, stupide, je ne comprenais pas, j'étais une brute près de toi ».

259 « pas seulement par ma langue et par mon esprit, et dans la solitude, ny mesme dans vos saints tabernacles ou la realité de vostre corps et de vostre divinité nous donne de la complaisance et nous inspire de la devotion, mais faites, ô mon Dieu, que par des continuels actes », F. Daulnoy, p. 91.

260 « Ce sera alors que », F. Daulnoy, p. 92.

261 « foiblesse, que je », F. Daulnoy, p. 92.

262 « retournera », F. Daulnoy, p. 92.

263 « vous devoüer », F. Daulnoy, p. 93.

264 « et confiant », F. Daulnoy, p. 93.

265 Cf. Ps 48 (47), 10.

266 Cf. Ps 48 (47), 10.

267 « sur toutes vos », F. Daulnoy, p. 94.

268 « songent s'il », F. Daulnoy, p. 94.

269 « songent », F. Daulnoy, p. 94.

270 70 « songent », F. Daulnoy, p. 94.

271 « et quatre mil miracles a la veüe », F. Daulnoy, p. 94.

272 « songent », F. Daulnoy, p. 94.

273 73 « songent », F. Daulnoy, p. 95.

274 « Jesus Christ ne sont purement que des fables », F. Daulnoy, p. 95.

- 275 « songent », F. Daulnoy, p. 95.
- 276 « songent », F. Daulnoy, p. 95.
- 277 « vanité bien tost aveugle, que ie songe », F. Daulnoy, p. 95.
- 278 « un homme », F. Daulnoy, p. 96.
- 279 « un insensé », F. Daulnoy, p. 96.
- 280 Cf. Ps 34 (33), 14 ; Ps 39 (38), 2 ; Ps 141 (140), 2.
- 281 « malheureux ? Enfin quand la mort vient », F. Daulnoy, p. 97.
- 282 « quy n'est autre chose qu'une », F. Daulnoy, p. 97.
- 283 Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, Lib. III, c. 24 : « La prière est une élévation de l'âme (*elevatio mentis*) vers Dieu », PG 94, col. 1090.
- 284 « par ces parolles mesmes », F. Daulnoy, p. 97.
- 285 Ap 21, 1-5.
- 286 Cf. Mt 24, 43-44.
- 287 Cf. Lc 12, 39.
- 288 « iamais songé a la mort », F. Daulnoy, p. 99.
- 289 « destinée d'un chien », F. Daulnoy, p. 100.
- 290 « douce Eternité », F. Daulnoy, p. 100.
- 291 « Ah Seigneur », F. Daulnoy, p. 101.
- 292 « desseins immanquables de », F. Daulnoy, p. 101.
- 293 « les occurrences », F. Daulnoy, p. 101.
- 294 « si fort », F. Daulnoy, p. 101.
- 295 « mon vomissement », F. Daulnoy, p. 102.
- 296 « des esperances vaines, ie », F. Daulnoy, p. 102.
- 297 Cf. Ps 103 (102), 5.
- 298 Cf. Ps 103 (102), 8-11.
- 299 Cf. Ps 103 (102), 12.
- 300 Cf. Ps 103 (102), 13.
- 301 Cf. Ps 103 (102), 14.
- 302 « misericordieux et bon F. Daulnoy, p. 105. cf. Ps 72 (71), 12.

SERMON PRECHE POUR LA VETURE

DE SÆUR LOUISE DE LA MISÉRICORDE
(DUCHESSÉ DE LA VALLIÈRE)

PAR L'ÉVÊQUE D'AIRE¹ LE 2 JUIN 1674
SUR L'ÉVANGILE DE LA BREBIS ÉGARÉE ET RAMENÉE
DANS LA BERGERIE PAR SON PASTEUR (LC 15, 3-7)²

*Et cum invenerit eam inponit in umeros suos gaudens et
veniens domum convocat amicos et vicinos dicens illis :
congratulamini mihi. (Lc 15, 5-6)*

Le Pasteur ayant retrouvé sa brebis la met sur ses épaules avec joie, et, venant en sa maison, il appelle ses amis et voisins, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi ».

C'est un grand sujet d'espérance et de consolation pour les pécheurs, que de remarquer en Dieu les mêmes sentiments pour eux qu'ils devraient avoir pour lui, et que de lui voir faire les mêmes démarches pour les rechercher, tout misérables qu'ils sont, avec autant d'empressement qu'ils le rechercheraient eux-mêmes s'ils étaient fidèles. David, parlant des désirs qu'il a de retrouver Dieu, dit qu'il court par la campagne comme un cerf altéré, que ses yeux sont nuit et jour en larmes, qu'il ne saurait avoir de joie qu'il ne voie reparaître cet objet unique de son amour : *quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum ita desiderat anima mea ad te Deus (...) fuerunt mihi lacrimae meae panis die ac nocte dum dicitur mihi cotidie : ubi est Deus tuus ?*³

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et ébranlé³⁵ ; son précurseur, que les voies les plus rudes s'aplaniraient en sa présence³⁶ ; lui-même, que son joug serait doux et son fardeau léger³⁷. Cependant, la plupart de ses commandements passeraient pour sévères, et plusieurs de ses lois pour rigoureuses, si la grâce, par ses charmes innocents, ne se chargeait d'en adoucir à toute heure la difficulté. Jugez de ce qu'elle peut à cet égard dans les autres occasions, par ce qu'elle faisait dans les persécutions anciennes. Les martyrs, enivrés, comme dit saint Augustin, des douceurs célestes de la grâce, trouvaient de la joie sur les chevalets, et jusque dans les flammes³⁸. Après cela, où n'en trouveraient-ils pas ?

Quelque épreuve que les justes fassent sur la terre des onctions et des douceurs intérieures de la grâce, il est remarquable qu'il n'y en a souvent pas de plus sensible que celle des âmes qui se consacrent nouvellement à Dieu. Car l'Époux les attire ordinairement à l'odeur de ses parfums³⁹, et le Pasteur qui veut rendre à sa brebis le retour facile, la rapporte sur ses épaules⁴⁰. Voyez avec quelle douceur Jésus-Christ reçoit tous les pécheurs qui reviennent à lui. Il ne s'en trouve aucun qu'il maltraite. Que dis-je ? Il les console, il les absout, il les défend, il les protège, jusqu'à s'attirer même, dans l'Évangile que j'explique, des reproches sanglants de la part des Pharisiens⁴¹.

La première douceur que goûte une âme qui revient à Dieu, est de sentir tout d'un coup délivrée de la tyrannie des plaisirs du monde, toujours fades, jamais satisfaisants, ne pouvant donner que de vaines inquiétudes. Écoutons saint Augustin se louer de cette consolation qu'il avait d'abord reçue de la grâce : *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum ! Quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium fuit.*⁴²
« Combien tout à coup trouvai-je de douceurs à renoncer aux

vains amusements du monde ! Et quelle joie ce me fut de quitter ce que j'avais eu tant d'appréhension de perdre ! ».

Vous voyez quelquefois un malade dans l'ardeur de la fièvre, qui boit sans cesse sans pouvoir se désaltérer. Toute l'eau que vous lui pourriez donner n'apaiserait pas sa soif. Quel est donc le moyen de l'éteindre ? Ce serait le guérir de son accès. Tant qu'une âme est engagée dans le monde, soupirant après les plaisirs, et courant après les honneurs et tous ces faux biens dont le siècle repaît ordinairement les hommes, il ne faut pas espérer que la soif de cette âme s'apaise ; tout ce qu'elle boira pour la satisfaire ne fera que l'irriter. Mais la grâce a-t-elle répandu une seule goûte d'eau dans cette âme altérée ? À l'instant, la soif s'éteint, tous ses désirs s'évanouissent. La voilà dans le repos, et par conséquent dans la joie. *Omnis qui bibit ex aqua hac non sitiet iterum.*⁴³

Mais ce n'est pas tout. La grâce qui la console si avantageusement du passé, lui offre mille douceurs présentes. Jésus-Christ, ajoute saint Augustin, plus doux que toutes les voluptés, entre en leur place dans cette âme. *Et intrabas pro eis omni voluptate dulcior*⁴⁴. La vertu qu'elle avait toujours crue farouche, lui paraît désormais avec un visage charmant. Tout lui devient facile. Son corps a peine à suivre son cœur dans les saints mouvements qui l'emportent. En enfin, la grâce la remplit de tant de douceurs, de satisfactions et de joie, que l'état où elle se trouve, quoiqu'il ne fasse que commencer, semble égaler et quelque fois même surpasser celui des plus parfaits.

Ce miracle vous surprend, mes frères, et l'éloignement où se trouve le monde des choses spirituelles vous excuse de votre surprise. Mais, en voulez-vous une preuve palpable et sensible ? Considérez le grand exemple qui se présente aujourd'hui à vos yeux. Quelle différence prodigieuse de la vie séculière, et

principalement de la vie de la Cour, avec celle de la Religion ? Combien surtout est-elle opposée à celle du Carmel ! Pour vous le faire comprendre, et sans vous peindre le siècle que vous ne connaissez que trop, il suffit de vous dire que c'est ici le plus austère de l'Église. Les exercices y sont rigoureux, les mortifications continuelles, les jeûnes pénibles, le silence affreux. La montagne du Carmel a une grande affinité avec celle du Calvaire. On trouve sur l'une et sur l'autre des épines et des croix. De sorte que cette âme généreuse demandant aujourd'hui à vivre dans cet Ordre, peut dire avec l'Écriture, qu'elle soupire pour une espèce de mort, qui, commençant dès ce jour, durera autant que sa vie : *Pro morte defluente deprecata sum.*⁴⁵

Mais elle est pourtant bien éloignée de s'en expliquer de la sorte. Car, demandez-lui ce qu'elle pense effectivement de la profession qu'elle embrasse. Jamais, de son aveu même, rien ne lui parut si doux. Jamais pratiques si faciles, jamais exercices si agréables. C'est tout vous dire, Messieurs, que la seule peine qui l'afflige (car, ma chère Sœur, puisque vos sentiments font tant d'honneur à la grâce, permettez-moi de les publier) ; c'est tout vous dire, que, par son propre aveu, la seule peine qui l'afflige aujourd'hui, est de ne pas trouver dans cet Ordre, tout austère qu'il est, la pénitence qu'elle y cherche.

Ô miracle de la grâce ! Ô douceur inexplicable ! On ne peut sentir, mais on ne te peut exprimer. Grâce de mon Sauveur, jusqu'où portez-vous vos triomphes innocents ? Élever en un moment une âme à ces sentiments généreux ! La fortifier jusque-là, lui faire aimer en un instant, lui faire goûter comme fort agréable ce qui lui avait peut-être paru toute sa vie fort amère, et même affreux ! Ah ! mon Dieu, il n'y a que vous qui puissiez opérer cette merveille, par la douceur ineffable de votre grâce.

Cependant, ma chère Sœur, nous ne saurions qu'augurer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et je ne sais ni quand ni comment elle sortira. Priez Dieu, ma chère Mère, que cette parole incréée, conçue éternellement dans le sein du Père, et enfin revêtue de chair pour se communiquer aux hommes mortels, possède mon intelligence. Il y a plus de quinze jours que j'ai envie de vous écrire ceci ; je n'en ai trouvé qu'aujourd'hui la commodité. Que ma Sœur Anne-Marie de Jésus³ ne m'oublie pas devant Dieu. Je vous mets toujours tous deux ensembles, et j'y mets pour une troisième ma Sœur Louise.

La Trinité bénisse ces trois ! la Trinité nous fasse à tous un cœur et une âme pour aimer Dieu en concorde. Ainsi soit-il.

J. B. a. ev. de Condom⁴.

¹ Mère Agnès de Jésus-Maria (Judith de Bellefonds), née à Caen en 1611 de Bernardin Gigault de Bellefonds (1580-1639) et de Jeanne de L'Isle Marie Aux Épaules (+ 1652). Elle est la tante du maréchal Bernardin de Bellefonds (1630-1694) et du maréchal Louis de Villars, duc et Pair de France (1653-1734). Elle entre au Carmel le 20 janvier 1629, jour de la sainte Agnès. Professe le 2 avril 1630. Elle est Prieure de 1649 à 1653, de 1675 à 1681, de 1684 à 1690. C'est le plus long gouvernement entre 1604 et 1690. Elle meurt le 24 septembre 1691. Avec la Mère Madeleine de Saint-Joseph (de Fontaines) et la Mère Madeleine de Jésus (de Bains), la Mère Agnès appartient au groupe des grandes prieures du Carmel du Faubourg Saint-Jacques. En septembre 1691, apprenant la mort de Mère Agnès, Bossuet écrira : « Nous ne verrons donc plus cette chère Mère ; nous n'entendrons plus de sa bouche ces paroles que la charité, que la douceur, que la foi, que la prudence dictaient toutes et rendaient si dignes d'être écoutées ! », (Bossuet à Madame d'Éperon, prieure des Carmélites du Faubourg Saint-Jacques, Paris, sur la fin septembre 1691, Lettre LVII, *Œuvres complètes de Bossuet*, t. XVIII, Besançon-Paris, 1841, p. 352).

² Lettre VIII, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par la duchesse de La Vallière, suivies de ses lettres etc.*, nouvelle édition par M. Pierre Clément, Paris, J. Técher, 1860, t. II, p. 56-58.

³ Sœur Anne-Marie d'Éperon – fille de Bernard de Nogaret de la Valette et de Foix, duc d'Éperon (1592-1661), colonel général de l'infanterie et gouverneur de Guyenne et de Gabrielle-Angélique, fille légitimée d'Henri IV

et de Marguerite d'Entragues –, elle fait profession en 1649 et meurt en 1701.

4 Jacques Bénigne, ancien évêque de Condom.

SERMON PRONONCÉ À LA PROFESSION DE MADAME DE LA VALLIÈRE,

EN PRÉSENCE DE LA REINE¹,
PAR MONSIEUR BOSSUET, ÉVÊQUE DE MEAUX².

4 juin 1675³

Et dixit qui sedebat in throno : “Ecce nova facio omnia”.

« Et celui qui était assis sur le trône a dit : “Je renouvelle toutes choses” » (Ap 2, 5).

Madame,

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa parole⁴, prononcera du haut de son trône à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses, et qu'en même temps on verra toute la nature changée, faire paraître un monde nouveau pour les élus⁵. Mais quand pour vous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Esprit Saint, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que les remuant jusques au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau, ni moins admirable ; et certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ! Quel état et quel état ! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple, mais on peut en les quittant en donner un plus utile, et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre, tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts, il ne le cache qu'à nous seuls et les fait connaître aux autres. « Ah ! j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison de mon Dieu que de tenir les plus hauts rangs dans les demeures des pécheurs²⁷ ».

L'âme se dépouille, comme vous le voyez, des choses extérieures. Elle revient de son égarement et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? N'aura-t-on point pitié de cette complexion délicate ? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et qu'un attrait pour me porter au mal, mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens. Elle leur ôte tous leurs plaisirs, elle embrasse toutes les mortifications, elle donne au corps une nourriture peu agréable, et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Le coucher dessus la dure, la psalmodie de la nuit et le travail de la journée attirent le sommeil à ce corps si tendre, sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit et qui n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions même de la nature commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs, il n'y en a aucun, si innocent,

qu'il ne devienne suspect. La raison que Dieu donne à l'âme pour la conduire s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduit », *serpens decepit me*²⁸. Les premiers plaisirs qui nous ont occupés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs qui nous semblaient innocents ont remué peu à peu les passions les plus violentes qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme délivrée par ces réflexions de la captivité des sens et détachée de son corps par la mortification, est enfin revenue à elle-même. Elle est revenue de bien loin et semble avoir fait un grand progrès. Mais enfin s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore. Déçue par sa liberté dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts, des grilles assurées, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui nous observent. Encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug et se souvenant des tristes jalousies du monde, elle s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. Elle se met des bornes de tous côtés, de peur de retomber sur ces objets extérieurs et que sa liberté ne s'égaré encore une fois en s'y cherchant. Mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel. Elle se donne donc en proie à l'amour divin, elle rappelle sa connaissance et son amour à son usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « Ô Dieu ! votre

serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière²⁹ » : l'âme si longtemps égarée dans les choses extérieures s'est enfin retrouvée, mais c'est pour s'élever au-dessus de soi-même et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu, s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence, car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, je veux dire, par l'amour. Là sont la force et le courage, car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite, car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même³⁰. À Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que soi-même³¹. Au prochain, parce qu'après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même, on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même³². Enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte on acquiert le plus grand de tous les biens et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment, on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme donc possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors de soi-même, n'a garde de songer à soi, ni par conséquent de s'enorgueillir, car elle voit un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

intérieurement cette prière.

Elle a expiré aujourd'hui à midi, âgée de 65 ans et 10 mois et 36 de Religion, laissant la Communauté aussi affligée de sa perte qu'édifiée de sa patience. Nous vous demandons pour elle les suffrages de l'Ordre, avec une communion de votre sainte communauté, que nous saluons très humblement. Nous sommes en notre seigneur avec bien du respect, Ma Révérende Mère,

Votre très humble et très obéissante servante, Sœur Madeleine du Saint-Esprit, R[eligieuse] C[armélite] I[ndigne].

De notre premier Couvent de l'incarnation, ce 6 juin 1710.

¹ Le texte a été rédigé par Mère Marie-Madeleine du Saint-Esprit (Le Bouts), professe en 1663 du monastère de l'Incarnation à Paris où elle exerce la charge de prieure de 1697 à 1700 et de 1709 à 1715. Elle meurt en 1717. *Lettre de la Sœur Madeleine du Saint Esprit Carmélite, adressée aux supérieures des maisons du Carmel, et décrivant la vie pénitente et la mort sainte de la duchesse de La Vallière, en religion, Sœur Louise de la Miséricorde*, Paris, Vve Remy, (s. d.), In-4, 8 p.

² Monastère de l'Incarnation dit le « Grand-Couvent », fondé à Paris en 1604 à l'extrémité du Faubourg Saint-Jacques (numéro 284). Premier monastère des Carmélites déchaussées en France, il sera supprimé en 1792. Il rouvrira en 1802 rue d'Enfer et sera transplanté à Clamart (Hauts-de-Seine) en 1920. Il est définitivement fermé depuis 2010.

³ Le monastère des Capucines fondé en 1606 à Paris, s'étendait entre la Place Vendôme et l'actuel Boulevard des Capucines. Il s'était d'abord établi dans ce qu'on regardait comme le faubourg Saint-Honoré, vis-à-vis les Capucins de la rue Saint-Honoré et tout près de l'hôtel Mercœur, ensuite Vendôme. La construction de la place Vendôme nécessitera le déplacement du monastère féminin. Quatre-vingts ans après sa fondation, les religieuses étaient passées en 1688 à l'extrémité de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Ces Capucines, au nombre de 40, observaient sévèrement la règle de leur Ordre. Louvois, le maréchal de Créquy et Madame de Pompadour avaient eu leurs mausolées dans la nouvelle chapelle du couvent. Fermé en 1792, le monastère est détruit par le tracé de la rue de la Paix, dite rue Napoléon jusqu'en 1814. La tentation d'entrer chez les Capucines est très courante au

xvii^e siècle.

4 Le 20 avril 1674.

5 « Étonner » a encore le sens d'« effrayer ».

6 Mère Claire du Saint-Sacrement (de Chabot de Jarnac), professe en 1639. Elle sera Prieure de 1672 à 1675, puis de 1681 à 1684, et enfin en 1690. Elle meurt en charge l'année suivante.

7 *Nunc autem, ut ait quidam, aut non tentasses, aut perfice.* (« Après cela, comme on dit, ne commencez pas ou, si vous commencez, continuez jusqu'à la fin »), Bernard, *Liber de praeceptio et dispensatione*, XIII, 32, *Opera omnia*, ed. Mabillon, Paris, 1839, col. 1196.

8 Les Carmélites déchaussées portaient des « alpargates » sorte d'espadrilles utilisées par les paysans espagnols.

9 Pour tempérer une telle austérité, il faut se souvenir que la vie d'une moniale est aussi ponctuée de deux récréations quotidiennes, de fêtes et de temps de détente.

10 Le 2 juin 1674.

11 Lc 15, 4-7.

12 Sainte Marie-Madeleine. Les Carmélites possédaient un tableau de Charles Le Brun (1619-1690), peint en 1650, représentant Marie-Madeleine foulant aux pieds et arrosant de ses larmes de repentir, les ornements de son ancienne vanité. Saisi à la Révolution, ce tableau est actuellement au Musée du Louvre. Cf la couverture de cette édition.

13 Cf. Lc 7, 36-50.

14 Cf. Sg 1, 1.

15 Les « Sœurs converses » ou « Sœurs de voile blanc » s'occupaient des tâches matérielles du monastère : cuisine, ménage etc. Souvent illettrées, elles ne participaient pas aux chapitres conventuels, ni à l'office choral, contrairement aux « Sœurs de Chœur » ou « Sœurs de voile noir ». Par humilité, certaines moniales, normalement destinées à prendre le voile noir, demandaient à rester Sœur converse. Le cas le plus célèbre est celui de Madame Acarie (Marie de l'Incarnation). La distinction entre Sœurs converses et Sœurs de Chœur n'existe plus aujourd'hui.

16 Voir note *supra*.

17 Marie-Thérèse d'Autriche (1638-1683).

18 Cf. Rm 8, 35.

19 Jean-François La Baume Le Blanc, marquis de La Vallière (3 janvier 1642-octobre 1676). Voir *Introduction générale*, p. 10, n.8.

20 Invocations tirées des *Litanies de Lorette* ou *Litanies de la sainte Vierge*, composées entre 1150 et 1200, ont été approuvées par Sixte Quint en

1587. Ces Litanies sont très importantes au Carmel.

21 Cf. Jb 6, 9. « Que Dieu voulut me réduire en poudre, et laisser sa main m'achever ».

22 Ps 23 (22), 4 : « Passerais-je un ravin de ténèbres, je ne crains aucun mal car tu es près de moi ; ton bâton, ta houlette sont là qui me consolent ».

23 L'abbé Edmond Pirot (1631-1715), docteur de Sorbonne, sera supérieur des Carmélites entre 1678 et 1715.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction générale

Réflexions sur la Miséricorde de Dieu

Sermon prêché par Jean-Louis de Fromentières, évêque d'Aire, le 2 juin 1674, à l'occasion de la vêtue de Soeur Louise de la Miséricorde

Lettre du 19 mars 1675 adressée par Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux à la Mère Agnès de Jésus-Maria, prieure du Grand-Couvent, acceptant de venir prêcher pour la profession de Soeur Louise de la Miséricorde

Sermon prononcé par Jacques-Bénigne Bossuet le 4 juin 1675, en présence de la reine, à l'occasion de la profession de Soeur Louise de la Miséricorde

Lettre circulaire envoyée aux Carmélites de France le 6 juin 1710, pour annoncer la mort de Soeur Louise de la Miséricorde.